

Julia Kristeva

Disparition-constellation

Hommage à R. G. Cohn

Zarathoustra n'est pas un poète, pas plus que ne l'est l'« histrion » dont le « néant fut la Béatrice » et dont l'« horrible sensibilité » finit par étrangler l'oracle de la rue de Rome. Nous n'avons pas encore pris la mesure de ce bouleversement de la fin du XIX^e siècle, qui conduit le romantisme tardif et le symbolisme qui l'a suivi à transmuier la Poésie et le Poète en une « physiologie esthétique », révélatrice des corrélations intimes entre l'univers et les mots. Une réévaluation du Sens s'est jouée alors, dont les protagonistes majeurs, aussi opposés que complices, semblent bien être Nietzsche et Mallarmé. Depuis, s'il n'y a plus de Poésie, c'est parce qu'ils ont entrepris de « terrasser » le « vieux et méchant plumage » (Lettre de Mallarmé à Cazalis, 14 mai 1867) que fut non seulement Dieu mais, avec lui, l'Être et le Sujet.

Beaucoup s'en plaignent et reviennent aux gémissements antérieurs qui ne sont que des sophismes, Lautréamont l'a déjà dit. Certains essaient de se replier sur le « secret » de l'homme-auteur – qui n'est autre que sa folie ; ou de rallumer le culte du Poème-recel d'« énigmes » – renaissance romantique du Poète-Mage en quête d'épreuves initiatiques avec autrui. Cependant, l'« ivresse » de Nietzsche et la « disparition élocutoire » de Mallarmé furent autrement plus critiques et radicales.

Il s'agissait, pour l'un et l'autre, d'ouvrir l'Être à ses rythmes par une langue transfigurée, apparemment incantatoire ou surimprimée, toujours insensément corporelle, en définitive vivante – dans laquelle s'exprimerait la véritable et nouvelle métaphysique. « L'art et rien que l'art... l'art en tant que tâche proprement dite de la vie, l'art en tant qu'activité *métaphysique* de la vie... » (*La Volonté de puissance*, n° 853, 1887-1888). Par-delà le rejet du platonisme, l'ivresse de l'écriture est un dépassement de Soi : la maîtrise moïque se renverse alors dans un Monde refait et restitué à sa vibrante étrangeté – « L'affranchissement de tout intérêt propre de l'« ego » n'est qu'absurdité et inexacte observation : il s'agit bien plutôt d'être maintenant dans *notre* monde, d'être affranchi de l'angoisse devant ce qui nous est étranger. » (*Ib.* XIV, n° 134). « L'effet exercé par l'œuvre d'art revient à susciter *l'état créateur artistique*, l'ivresse. » (*Ib.*, n° 821). Ivresse dyonisiaque d'un côté, blanche sobriété de l'autre, poursuivent toutefois un même dessein.

À côté de Nietzsche et à quelques années de distance, l'auteur d'*Un Coup de Dés* (publié en 1897) se découvre « impersonnel », « sensible », ayant pensé sa pensée (« ma Pensée s'est pensée », 1867), parvenant cependant à une « Conception pure ». Pourtant, le Beau surgit de la mélancolie mallarméenne, cette justesse verbale « absente de tout bouquet » qu'il croit avoir atteint, n'est pas seulement une réflexivité désintéressée à la Kant.

À la manière d'un Nietzsche rasséréné, la musique mallarméenne dans les lettres recrée le monde d'une nouvelle vie et, telle une résurrection, s'impose comme un absolu

nécessaire et inconscient, vibratoire et physique : « le conscient manque chez nous de ce qui là-haut éclate... chiffraction mélodique tue, de ces motifs qui composent une logique, avec nos fibres. » (*La Musique et les Lettres*, OC. Pl. 647-648). De même, cette « disparition vibratoire » dont « émane la notion pure » n'est pas un divertissement du moi psychologique, mais porte les nécessités de l'Univers. Vérité à l'état de vie, l'œuvre implique certes la « disparition » du poète, mais à condition que ce nouvel Orphée laisse reprendre sa chair et celle du monde par l'initiative des mots. L'ivresse de la perte de soi se résorbe dans un « style » condensé – « écriture » biblique ou « théâtre » catholique, permutant le dedans et le dehors, l'intime et l'universel. Mallarmé aurait pu dire, comme le philosophe allemand : « Ce qui constitue le grand style : savoir se rendre maître de son bonheur comme de son malheur » (1885, XII, 415). Il écrit : « L'écrivain, de ses maux, dragons qu'il a choyés, ou d'une allégresse, doit s'instituer, au texte, le spirituel histrion. » (*Quant au livre*, OC. Pl., 370).

Pourtant, plus social, à la française, Mallarmé écrit chaque poème non seulement comme s'il était l'éclat d'un Livre total, rêvé et inaccompli ; mais tout autant comme une action dans cette « économie politique » qui a désormais vidé l'« individu jadis humain » : « Tous se résume dans l'Esthétique et l'Économie politique » (*La Musique et les lettres*, OC., Pl., 656).

Plus ironique aussi, toujours à la française, il sait que l'état de grâce qu'est une énonciation poétique – ce hasard aboli, cette corrélation intime de la Poésie avec l'Univers, qui accouche par les fibres du Moi disparaissant d'« un mot total, neuf, étranger à la langue » – n'est qu'un « bibelot d'inanité sonore ». D'une part : « J'avais compris la corrélation intime de la Poésie avec l'Univers, et, pour qu'elle soit pure, conçu le dessein de la sortir du Rêve et du Hasard et de la juxtaposer à la conception de l'Univers. » (Lettre à Villiers, 24 septembre 1867). De l'autre : « [...] élargissez le rire à crever cette farce » (« Solitude », OC. Pl., 406), car « la Littérature, d'accord avec la faim, consiste à supprimer le Monsieur qui reste en écrivant... » (*La Musique et les Lettres*, OC. Pl., 657).

Et pourtant, par-delà le gouffre personnel et l'ennui social, – « lucide et seigneuriale aigrette au front invisible de vertige scintille une CONSTELLATION. » (*Un Coup de Dés*). Que reste-t-il après la tragédie terrassant le plumage de l'oiseau unique ? Un seigneur qui se féminise, aigre ou ironique consolation ? – « Tout devient suspens, disposition fragmentaire avec alternance et vis-à-vis, concourant au rythme total, lequel serait le poème tu, aux blancs. » (*Crise de vers*, OC. Pl., 367).

Tenter et réussir provisoirement une constellation – tel sera désormais le destin fugitif et cependant indispensable du poète : « Une époque sait d'office l'existence du Poète. » (*Quant au livre*, OC., Pl., 371). Héros, mais comique des temps modernes, il tente – à la place laissée vacante du Livre monothéiste – un « jeu ». Qu'est-ce ? – « Tout l'acte disponible, à jamais et seulement, reste de saisir les rapports, entre temps, rares ou multiplés ; d'après quelque état intérieur et que l'on veille à son gré entendre, simplifier le monde. » (*La Musique et les Lettres*, OC. Pl., 647). Décidément, Mallarmé réussit là où le Surhomme prédit. À force d'inscrire ce qui *manque* à l'Être, au Sujet, à l'Infini.

Lorsque j'ai lu Mallarmé, dans le sillage des enragés de Mai 68, j'ai cru entendre le « tourbillon d'hilarité et d'horreur » qu'est sa traversée gracieuse de la dispersion du sens. À côté de la gravité tragique de Zarathoustra, j'ai essayé d'appivoiser le sortilège du sage laïc, la « dispersion volatile soit l'esprit, qui n'a rien que faire de rien outre la musicalité de tout. » (*La Musique et les Lettres*, OC. Pl., 645).

Le « sémiotique » – pour la *vibration* dont le *conscient manque*, pour la *faim*, pour la *physiologie esthétique* ; le « symbolique » – pour la *syntaxe* dont Mallarmé fut le premier à dire qu'elle est la « seule garantie », pour la *métaphysique* et pour l'*économie politique* : voilà les deux notions qui ont essayé de traduire le dédoublement mallarméen du Verbe en « communion » et en « communication », en « mystère » et en « main », dans ma *Révolution du langage poétique* (Seuil, 1974).

Dans ce voyage vers l'*autre langue* que Mallarmé inventa dans son procès de l'Être et du Sujet, ma rencontre avec Robert Greer Cohn fut décisive. Sa lecture d'*Un Coup de Dés* restituait à la fois l'éclatement de la Poésie chez Mallarmé et son anti-nihilisme. Dans ce texte, édité par la Librairie des Lettres en 1951, et qui fut une thèse américaine de 1949, R. G. Cohn montrait – à l'encontre de tous les autres commentateurs, qui se complaisaient dans le symbolisme quand ils ne fustigeaient pas l'élitisme – la compression des messages chez Mallarmé, *en même temps* que la germination ludique d'un Infini strié de silences. Infini soutenu par les occurrences des mêmes vocables ou syllabes chez Mallarmé lui-même. Infini mouvementé par les mêmes ou analogues occurrences chez les romantiques et les symbolistes. Infini bercé par les associations métaphysiques de R. G. Cohn l'interprète-créateur, infatigable et perspicace lecteur.

Ce que j'appelais « intertexte » se déliait sous la plume de ce complice de Mallarmé, ainsi que le Monde devenu Hasard autant que Livre. Tous nécessaires et impossibles, donc réels. L'inconscient freudien éclairait pour moi ce déchiffrement cabalistique et obstinément rationnel auquel se livrait R. G. Cohn, tout en s'y intégrant dans une ambition épistémologique supérieure. Aimer la dissipation du désir elle-même, écrire jusqu'à l'éclipse du Sens dans les rythmes du corps et du monde : n'est-ce pas cela, la sublimation, c'est-à-dire le sacré auquel Mallarmé était arrivé, par-delà le Néant ?

« Mallarmé fut l'un des plus grands métaphysiciens de tous les temps », écrit R. G. Cohn (p. 18). Et de démontrer que Mallarmé prenait place, à côté de Dante et Joyce, dans une « épistémologie » dite par R. G. Cohn « essentielle », où conscient et inconscient s'entremêlent (cf. pp. 27 et 443). Les fils de nos pensées se nouaient ici, pour se séparer tout aussi soudainement, et laisser chacun à son destin. Jusqu'à cet automne 1973, où R. G. Cohn m'accueillit à Stanford, et où nous avons de vive voix mesuré nos affinités et nos différences –, en célébrant l'« office » de Mallarmé.

Après tout cela, la question « Mallarmé » est devenue aujourd'hui un peu moins opaque, tout en se chargeant d'accents plus graves encore : reste-t-il quelques histrions à l'écoute du mystère dans les lettres ? des ironistes du Livre capables de tracer par hasard et nécessairement les fractures de l'Être et de son élocution ? d'écrire sa disparition-constellation élocutoire ?

Rien n'est moins sûr. Si ce n'est que R. G. Cohn et ses lecteurs sont à la recherche de ces histoires-là, et que cette attente suffit peut-être à les faire renaître. « Un homme peut advenir [...] de l'encombrement intellectuel chez les contemporains » (*La Musique et les Lettres, OC.*, Pl., 646).

Juin 1998